

XVI.

Ces paroles faisaient impression sur la partie la plus raisonnable de la foule. — Eh bien disaient des hommes qui sortaient des rangs pour serrer la main aux amis de l'ordre et du gouvernement. « Vous avez raison, nous ne pouvons pas nous gouverner nous-mêmes, nous n'avons pas l'instruction nécessaire pour connaître les choses et les hommes : à chacun son métier, ces hommes sont d'honnêtes gens, ils ont été dans l'opposition et du côté du peuple sous le dernier gouvernement, qu'ils nous gouvernent, nous le voulons bien, mais qu'ils nous gouvernent comme nous l'entendons ! Dans notre intérêt, sous notre drapeau, en notre présence, qu'ils nous disent ce qu'ils veulent faire de nous et pour nous, qu'ils arborent nos couleurs, qu'ils s'entourent de nous seuls, qu'ils délibèrent en plein peuple ! qu'un certain nombre d'entre nous assiste à tous leurs actes et à toutes leurs pensées, pour nous répondre d'eux, et pour leur ôter non pas seulement la tentation, mais la possibilité de nous tromper ! »

Des applaudissements plus frénétiques acclamaient ces dernières motions. Ne pas violer le gouvernement, mais l'entourer, le dominer, l'asservir, lui arracher le changement du drapeau de la révo-

lution, les mesures de 93, les proscriptions, les expropriations, les tribunaux populaires, la proclamation des dangers de la patrie, la déclaration de guerre à tous les trônes, ce régime extrême enfin qui pour soulever une nation et pour la jeter tout entière aux factieux a besoin de la guerre aux extrémités et de l'échafaud au centre, ajoutez à ce programme de la République de 93, la lutte ouverte des prolétaires contre la bourgeoisie, du salaire contre le capital, de l'ouvrier contre le fabricant, du consommateur contre le commerçant, tel était le sens violemment commenté des résolutions, des discours, des vociférations qui s'établissaient parmi les groupes des assaillants.

XVII.

Mais cet esprit était loin d'être unanime et sans contradicteurs parmi la foule des bons citoyens qui grossissait d'heure en heure à l'Hôtel de Ville.

Les terroristes et les communistes inspiraient horreur et effroi aux républicains éclairés et courageux qui s'étaient pressés dès la veille autour d'un centre modérateur du gouvernement. Ceux-là comme l'immense majorité du peuple de Paris, voyaient dans la République une émancipation humaine et magnanime de toutes les classes sans oppression pour aucune. Ils y voyaient un perfec-

tionnement de justice, une amélioration équitable, rationnelle, progressive, de la société politique, de la société civile et de la société possédant. Ils étaient loin d'y voir une subversion de la propriété, de la famille, des fortunes, un sacrifice d'une ou deux générations à la réalisation d'irréalisables chimères ou d'exécrables fureurs.

Ils s'efforçaient de ramener à ces pensées, à la raison, à la confiance dans le gouvernement, la masse flottante et indécise de ces hommes pauvres et ignorants ramassés dans les faubourgs. Ceux-là avaient arboré le drapeau rouge seulement parce que cette couleur excite les hommes comme les brutes. ils suivaient les communistes sans les comprendre. ils vociféraient avec les terroristes sans avoir ni leur soif, ni leur impatience de sang. Les bons ouvriers, les républicains, les combattants, les blessés eux-mêmes parlaient à ces bandes plus égarées que coupables, avec l'autorité de leur opinion non suspecte, de leur sang versé la veille pour la même cause. Ils parvenaient à semer quelques doutes, quelque indécision parmi eux.

Quelquefois ces hommes attendris par les oburgations par les supplications, par la vue du sang de leurs compagnons de la veille, se jetaient dans les bras de leurs interlocuteurs. ils fondaient en larmes et s'unissaient à eux, pour prêcher la patience, la concorde et la modération. Un certain

flottement s'apercevait dans les masses comme dans les esprits.

Mais tous les moyens semblaient combinés habilement soit par le hasard soit par les instigateurs de la journée pour neutraliser cette puissance des bons exemples pour exciter, jusqu'au vertige par tous les sens, l'irritation du peuple et pour l'entraîner aux résolutions les plus désespérées. le spectacle de sa propre misère, qui en lui inspirant pitié sur lui-même devait le porter à la vengeance contre les classes riches, l'ivresse augmentée par l'odeur et par les détonations de la poudre autant que par le vin. enfin la vue du sang qui en donne si facilement la soif.

Rien ne semblait avoir été ou naturellement ou artificieusement omis pour produire ce triple effet sur les sens de la multitude. Une foule en haillons, sans souliers, sans chapeaux, ou vêtue d'habits en lambeaux qui laissaient voir la nudité des membres stationnait dans les cours et jonchait de têtes livides et de bras exténués par la misère les marches intermédiaires entre le perron et les cours du palais. Des hommes ivres d'eau-de-vie chancelaient çà et là sur les escaliers ils balbutiaient des vociférations inarticulées ils se lançaient la tête en avant sur les attroupements, ils faisaient gesticuler devant eux, avec la brutale et aveugle gaucherie de l'ivresse des tronçons de sabre qu'on arrachait de leurs

mains. enfin de minutes en minutes des hommes demi-nus la chemise teinte de sang. fendaient quatre par quatre la multitude qui s'ouvrait respectueuse devant eux et apportaient des corps morts. Les voûtes, les cours, les marches des grands escaliers, la salle Saint-Jean, étaient jonchées de cadavres. tout le zèle des médecins Thierry et Samson aidés par leurs officiers de santé, qui se signalaient par leur intrépide humanité, ne pouvait suffire à déblayer et à empiler ces morts. On ne savait d'où ils sortaient, ni pourquoi on les transportait ainsi au seul point de la ville où il eût fallu les soustraire à la vue du peuple. Il y eut un moment où le docteur Samson s'approchant de Lamartine lui dit à l'oreille : « Les morts nous submergent. leurs
« cadavres consternent d'abord puis passionnent
« de plus en plus la multitude. si on continue à
« nous en apporter ainsi de toutes les ambulances
« et de tous les hôpitaux de Paris. je ne sais ce que
« nous allons devenir. »

XVIII.

Mais pendant que les hommes chargés des cadavres de leurs frères tués dans les trois combats les apportaient religieusement et comme un pieux fardeau, on ne sait par quel ordre, à l'Hôtel de Ville, des bandes d'hommes insensés et d'enfants

féroces allaient chercher çà et là des cadavres de chevaux noyés dans les mares de sang. ils leur passaient des cordes autour du poitrail et les traînaient avec des rires et des hurlements sur la place de Grève, puis sous la voûte au pied de l'escalier du palais. Spectacle hideux qui ensanglantait les pensées autant que les pieds de cette multitude. A peine un cadavre était-il ainsi déposé que ces bandes allaient en chercher un autre. la cour inférieure de la préfecture de Paris était obstruée de ces carcasses et inondée de ces plaques de sang.

A l'intérieur le tumulte croissait toujours. les violences des factieux rencontraient des résistances morales, des conseils salutaires dans la foule des bons citoyens et dans la magnanimité des combattants parmi lesquels on les avait jetés. Ces hommes simples entraînés par des signes et par des mots dont ils ne comprenaient qu'à demi le sens anarchique et sanguinaire s'étonnaient de voir des blessés de la veille, des hommes teints de poudre et en haillons comme eux, leur reprocher leur impatience et leur fureur et les maudire au nom de la République déchirée par eux le lendemain de sa naissance. Quelques-uns résistaient à ces conseils, d'autres cédaient, s'arrêtaient ou reculaient devant un attentat. tous flottaient au hasard de l'audace au repentir, du crime au remords. Leurs chefs ne parvenaient qu'à force de déclamations,

d'ivresse, d'étalage de cadavres et de coups de feu à les lancer en assauts successifs contre le siège du gouvernement.

Marie toujours impassible, Garnier-Pagès toujours dévoué, Crémieux toujours entraînant de gestes et de paroles y étaient seuls depuis la veille avec Lamartine. Flocon luttait en bas sur la place avec une autre sédition de plusieurs milliers d'hommes qui demandaient la reddition de Vincennes et le pillage de cet arsenal. Flocon calmait au risque de sa vie cette masse longtemps sourde à ses représentations. il finissait par la régulariser ne pouvant la dissoudre. il marchait à Vincennes, distribuait seulement quelques milliers de fusils, refermait les portes, confirmait les commandants, rétablissait les consignes et sauvait à la République son arsenal en enlevant à l'anarchie la poudre, les canons, les armes qu'elle aurait tournés contre le peuple lui-même.

XIX.

Cependant les chefs et les têtes de colonne des séditions pénétrant par moment jusque dans les corridors étroits et encombrés où ils s'étouffaient par leurs propres masses. ils harcelaient les membres du gouvernement. ils ne cessaient de leur adresser les injonctions les plus impérieuses.

« Nous voulons le compte des heures que vous

« avez déjà perdues ou trop bien employées à en-
« dormir et à ajourner la révolution », disaient ces
« orateurs l'arme à la main la sueur sur le front, l'é-
« cume sur les lèvres, la menace dans les yeux. « Nous
« voulons le drapeau rouge, signe de victoire pour
« nous de terreur pour nos ennemis. — nous vou-
« lons qu'un décret le déclare à l'instant le seul dra-
« peau de la République. — Nous voulons que la
« garde nationale soit désarmée et remette ses fusils
« au peuple. nous voulons régner à notre tour sur
« cette bourgeoisie complice de toutes les monar-
« chies qui lui vendent nos sueurs, sur cette bour-
« geoisie qui exploite les royautés à son profit mais
« qui ne sait ni les inspirer ni les défendre! — Nous
« voulons la déclaration de guerre immédiate à
« tous les trônes et à toutes les aristocraties. — Nous
« voulons la déclaration de la patrie en danger.
« l'arrestation de tous les ministres passés et pré-
« sents de la monarchie en fuite. le procès du roi,
« la restitution de ses biens à la nation. la terreur
« pour les traîtres. la hache du peuple suspendue
« sur la tête de ses éternels ennemis. Quelle révo-
« lution aux belles paroles voulez-vous nous faire?
« il nous faut une révolution aux actes et au sang,
« une révolution qui ne puisse ni s'arrêter dans sa
« marche ni revenir sur ses pas. Êtes-vous les
« révolutionnaires d'une pareille révolution? Êtes-
« vous les républicains d'une pareille république? —

« Non, vous êtes comme votre complice aux vains
 « discours, des *Girondins* de cœur, des aristo-
 « crates de naissance, des avocats de tribune, des
 « bourgeois d'habitude, des traîtres peut-être!
 « Faites place aux vrais révolutionnaires, ou enga-
 « gez-vous par ces mesures avec eux! Servez-
 « nous comme nous voulons être servis ou prenez
 « garde à vous! » En parlant ainsi quelques-uns
 jetaient leur sabre nu sur la table, comme un gage
 qu'ils ne relèveraient qu'après avoir été obéis.

Tantôt les murmures, tantôt les applaudisse-
 ments répondaient de salle en salle à ces dis-
 cours. Garnier - Pagès, Marie, Crémieux, La-
 martine ne se laissaient ni insulter, ni intimider
 par ces orateurs. Ils les regardaient en face, les
 bras croisés sur la poitrine, les calmant du geste,
 les fascinant par l'impassibilité de leur visage
 et de leur attitude. L'autorité est si nécessaire aux
 hommes que sa seule image désarmée imprime
 un respect involontaire à ceux même qui la bra-
 vent. A peine ces orateurs avaient-ils parlé, en
 s'excitant par la frénésie de leurs gestes, et l'â-
 preté de leur accent, qu'ils semblaient s'épou-
 vanter eux-mêmes de ce qu'ils avaient dit, et se
 faire horreur de leur propre audace. Quelques-uns
 fondaient en larmes, ou tombaient évanouis entre
 les bras de leurs camarades. Marie leur parlait avec
 austérité, Crémieux avec verve, Garnier-Pagès avec

tendresse, Louis Blanc qui survint les aidait de son
 crédit sur eux. De bons citoyens, des élèves des
 écoles militaires, des maires de Paris connus du
 peuple, d'anciens républicains, comme Marrast et
 Bastide, leur serraient les mains, les admones-
 taient, s'interposaient entre eux et le gouverne-
 ment. des colloques s'établissaient de proche en
 proche sur divers points de la salle. Les plus vio-
 lents, émus ou attendris finissaient par se laisser
 entraîner à évacuer le premier étage. Ils revenaient
 rendre compte à la multitude de ce qu'ils avaient
 vu, de ce qu'ils avaient dit, de ce qu'on leur avait
 répondu. Ils refoulaient un moment l'émeute. Elle
 se reformait ailleurs à la voix d'autres chefs plus
 implacables et plus déterminés. elle s'élançait à de
 nouveaux assauts qui devaient finir par emporter
 ou par ensanglanter le dernier et étroit asile qui
 restât à la résistance.

Le gouvernement ainsi assiégé, n'aurait pas eu
 trop de toutes ses forces morales pour imposer à
 la sédition. Mais la sédition même séparait les
 membres présents, d'une partie de leurs collègues.

Dupont de l'Eure pour qui la vieillesse atten-
 drissait le respect, Arago, dont la mâle figure et
 le grand nom se relevaient l'un par l'autre; Ledru
 Rollin, nom, visage et parole sympathiques aux
 prolétaires, étaient absents. Les deux premiers
 tombés de lassitude après leurs magnanimes efforts

de la veille. Le troisième venu le matin du ministère de l'intérieur pour rejoindre le centre du gouvernement, mais noyé dans cet océan de peuple qui se pressait et s'étouffait aux entrées de l'édifice. il lui avait été impossible de se faire jour jusqu'à l'étage où siégeait le conseil. Il avait été emprisonné par le tumulte même dans une des salles inférieures, sans communication avec ce qui se passait au-dessus de lui. Il s'était retiré ensuite pour attendre un plus libre accès et pour constituer au dehors quelques éléments d'ordre. Louis Blanc ne faisait pas encore partie du gouvernement provisoire. On l'avait admis seulement à titre de secrétaire, de même que Flocon, Albert, Marrast, Pagnerre, pour se fortifier de toutes les popularités de talent de parole ou de rédaction.

Louis Blanc essayait en ce moment pour la première fois sur les masses la puissance de son nom et de sa parole. il l'exerçait, il faut le reconnaître dans une intention d'apaisement et de modération. moins frappé néanmoins que ses autres collègues du danger de céder le drapeau de la nation et la signification de la République à une partie du peuple ameutée. Louis Blanc croyait que cette concession serait le signal de la concorde et que cette portion du peuple satisfaite de sa victoire sur ce point renoncerait aux pensées violentes et aux mesures d'odieux présage qu'elle ne cessait d'intimer au

gouvernement. favorisé par sa petite taille il ne cessait de descendre et de remonter du foyer du gouvernement au foyer de l'émeute en se glissant à travers les rangs des terroristes tantôt haranguant les groupes les plus animés qui s'ébranlaient à sa voix, tantôt suppliant ses collègues d'éviter les derniers excès et d'accepter le drapeau rouge, ne fût-ce que temporairement et pour en désarmer le peuple. Des coups de fusil retentissaient par intervalle et des balles venaient frapper les fenêtres comme des sommations et des ultimatums de la foule armée et impatiente ces vociférations de cinquante mille voix et ces coups de feu sur la place donnaient trop souvent raison et force aux considérations présentées par le jeune tribun. Louis Blanc n'était point complice il voulait être pacificateur mais le peuple ne voulait se retirer qu'à des conditions que le gouvernement persistait énergiquement à ne pas accepter.

A ce moment un tumulte d'un bruit plus sinistre éclata dans les couloirs qui défendaient par leur encombrement même l'accès du siège du gouvernement. un assaut de peuple fit trembler les voûtes, gémir les parois, céder les portes, tomber les uns sur les autres les élèves de l'École et les combattants intrépides qui opposaient le poids de leur corps et le rempart de leurs fusils horizontalement placés à ces invasions. Une masse de peuple força